

Véronique Sciboz et Yolande Biver à la Fondation «L'Estrée»

Cris de femmes dans la nuit du monde

Des corps, une foule, des portraits, le piétinement d'un troupeau malade, des taches vivantes, ardentes: ce sont les premières impressions ressenties en pénétrant à «L'Estrée», à Ropraz, où se tient l'exposition d'automne, qui réunit deux femmes: Yolande Biver et Véronique Sciboz, peintres, graveuses et sculptrices. Toutes deux ont suivi l'Ecole d'arts appliqués de Vevey.

Par Mousse BOULANGER

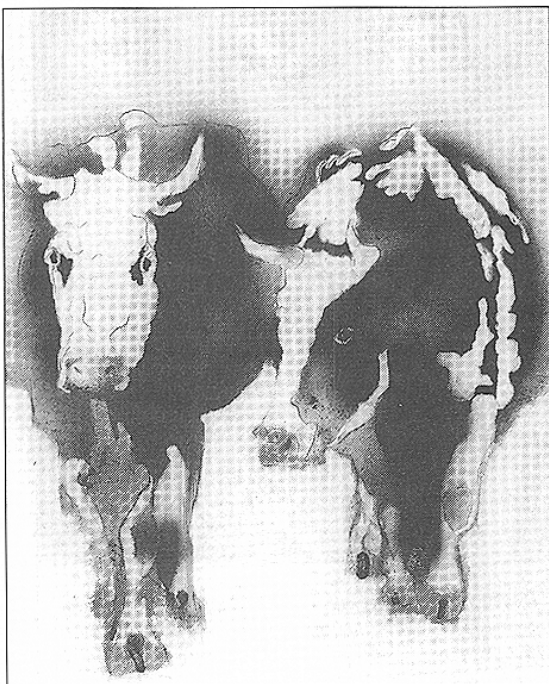


«Egarement», sculpture de Yolande Biver à «L'Estrée»

LE REGARD tombe sur une voie de chemin de fer avec ses rails, ses traverses, son ballast. C'est une idée du galeriste, Alain Gilliéron, pour exposer une centaine de silhouettes de femmes sans visage, sculptées par Yolande Biver. Un monde sans figure apparemment

immobile et pourtant prêt au départ vers une errance qui n'est pas innocente. «Amnesty International» ne s'y est pas trompée: cette pièce a été exposée pour la commémoration de la création de cet organisme, lors d'un récent Salon international du livre, à Genève.

Peinture acrylique de Véronique Sciboz (2001) à l'exposition de Ropraz



Ne supportant pas l'idée d'une armée en marche, Yolande Biver a voulu communier avec toutes les mères qui voient leurs fils partir à la guerre. Céramiste de formation, ses mains se sont souvenues du modelage qu'elle applique au plâtre pour créer ses personnages.

La «manière noire»

L'artiste, stupéfiée par la maladie de la vache folle, qui nous a montré des images révoltantes d'incinération de milliers de carcasses, a sculpté un troupeau de vaches suspendues par une patte, parfois sanguinolentes, sacrifiées à la rapacité humaine. Elle a réalisé un de ces bovins, dressé, tout en plumes, portant la dérision du poids de la culpabilité déjà envolée dans les gouffres de l'oubli.

De nombreuses graveures sont exécutées en «manière noire», une technique réalisée au moyen d'un outil baptisé «berceau», parce qu'il se balance sur la plaque de cuivre pour y imprimer ses dents minuscules qui retiendront l'encre pour

jouer avec le noir et décliner tous les gris.

Force mentale et sensualité de la femme

La Veveysanne Véronique Sciboz, elle, a complété sa formation à Venise, puis a fait un apprentissage de décoratrice. Sa première exposition s'est tenue à la Maison Visinand, à Montreux, en 1985. Elle travaille aux crayons de couleur, au fusain – surtout des paysages. Elle se sent très vite interpellée par le corps humain, et notamment les visages. C'est ce qu'elle présente en majorité à Ropraz.

Ses visages de femmes ont une voix qui appelle, qui blesse. On sent une âme qui marche dans le noir, comme un regard hors du temps vers un monde meilleur. Si la fragilité du corps féminin, son élégance, son mystère, sont captés par l'artiste, elle démontre aussi la force mentale et la sensualité de la femme.

Les corps qui se touchent, s'appellent ou s'abîment dans la solitude sont souvent sans visage. Ainsi cette Eurydice perdue pour tout regard humain, partie dans les ténèbres. Un por-

trait de la célèbre pianiste Clara Haskil, en noir et blanc, fixe toute la lumière sur les mains de la virtuose.

Des fulgurances de bleu, de rouge font vibrer un sein, une femme assise perdue dans un éblouissement silencieux, comme une coulée claire sur les corps.

Une accusation terrible

Véronique Sciboz présente également à «L'Estrée» quelques tableaux de vaches. Un troupeau marche dans notre direction, les bêtes ont un regard menaçant, empli de reproches. Une vache aux cornes roses, accompagnée de son veau, semble demander grâce. Une énorme bête sculptée, noire et rouge, renversée sur le dos, au vaste pis rose, aux pattes désignant ses bourreaux: une accusation terrible.

On sent dans toute l'exposition la violence de la terre, les vibrations de l'air, la volonté de sonder le temps qui va de l'espoir à la mort.

M. B.

● A la Fondation «L'Estrée», à Ropraz. Jusqu'au dimanche 14 octobre.